

MARIE-EVE BOURASSA

# PARASITES

LIVRE 1

## La Guêpe



LA BAGNOLE



MARIE-EVE BOURASSA

# PARASITES

LIVRE 1

## La Guêpe

LA BAGNOLE



*Le coup de feu déchire la nuit. Antoine continue de courir même s'il a l'impression d'être déjà mort.*

*— Es-tu malade ? C'est un enfant. C'est rien qu'un kid!*

*Il ne sent plus ses jambes. Les foulées, rapides, désespérées, le portent comme des ailes ; Antoine ne touche plus le sol. Il est presque certain qu'il ne touche plus le sol. Et s'il vole, c'est qu'il est mort, oui.*

*Il entre dans le bois sombre et avance. Les branches des arbres lui fouettent le visage. Il aimerait s'arrêter pour écouter, savoir si on le suit, mais ses jambes ne le laisseront pas faire. Courir, courir, courir. De l'autre côté du boisé, la route. Atteindre la route. Atteindre son vélo, caché dans le fossé.*

*Une racine le fait trébucher. Non, non, non, non... La respiration d'Antoine est affolée, sifflante. Ses poumons*

vont exploser. Ses poumons sont sur le point d'éclater, c'est sûr, et puis, là, il mourra une deuxième fois.

Antoine s'est tordu la cheville. Qu'à cela ne tienne, il repart – il est certain d'avoir entendu des pas, derrière lui. Il n'ose pas regarder, mais imagine sans peine le faisceau d'une lampe torche qui le prend en chasse, comme dans les films. Même sans la voir, il sent la lumière le couvrir et le transpercer. Mourir une troisième fois.

Il ne s'explique pas comment c'est possible – comment se fait-il qu'il soit en train de rouler, à cheval sur sa bicyclette, s'il est déjà mort trois fois ? Pourtant, c'est ce qu'Antoine fait. Il roule et aperçoit les lumières de la ville, pas si loin. Pas si loin. Dans sa poche, son cell vibre à répétition. Derrière lui gronde le moteur d'un camion. Les mains d'Antoine se crispent sur le guidon. Le véhicule s'approche, rapide, bien plus rapide que lui. Les phares percent l'obscurité de cette route déserte. Bientôt ils le rattraperont. Bientôt, il mourra pour la quatrième fois. Quatre fois, ce soir seulement... Avant que ça se produise, Antoine se laisse tomber dans le fossé. Pas assez de neige pour amortir sa chute.

Le garçon se terre dans son trou longtemps. Il a froid. Il fixe le ciel sans étoiles, noir, impénétrable : comme dans un cercueil.

Dans sa poche, encore, la vibration de son cellulaire. Il décide de risquer un bref coup d'œil, sort l'appareil.

Bravo, Tony ! Tu m'impressionnes.

*Antoine a envie de crier.*

Tu mérites ta récompense.

Demande spéciale ?

*L'adolescent hésite. Il serre les dents en écrivant :*

Billie Boisvert.

*Antoine connaît son interlocuteur. Il sait qu'il s'amusera à le faire souffrir en faisant la sourde oreille, en le forçant à patienter, aussi n'est-il pas surpris par son silence soudain. Il attend tout de même... Rien.*

*Il ignore combien de temps a passé, mais il ne sent plus le bout de ses doigts. Ni celui de ses orteils. Avant de mourir une cinquième fois, de froid ce coup-là, Antoine décide de rentrer chez lui. Après avoir redressé son vélo, il sort à nouveau son cell. Cherche un autre numéro dans ses contacts.*

Je vais avoir besoin d'un gun.

*Puis, sans attendre, il enfourche sa bicyclette.*

# #RIPANTOINERIVARD

**J**EUNE, PEUT-ÊTRE MÊME AVANT de savoir parler, j'ai appris à mentir. En bons maîtres, mes parents se sont personnellement assurés de mon éducation, qui s'est d'ailleurs avérée exemplaire. A+. Mentir était d'abord une nécessité ; c'est rapidement devenu un mode de vie. Je le fais aujourd'hui si naturellement que, même moi, parfois, je ne réalise pas que je suis en train de raconter des histoires. Bref, une vraie pro, nettement plus aguerrie – plus subtile surtout – que beaucoup de politiciens.

Jeune, j'ai appris à mentir ; c'est sans surprise, donc, que, cet après-midi du mois de février, quand Zach Plamondon, assis à côté de moi sur le banc dur et froid de cette église tout aussi dure et froide,

me demande si je connais bien Antoine Rivard, je lui réponds du tac au tac, sans même réfléchir :

— Bof, comme tout le monde. Toi ?

Je lui ai renvoyé la balle en tournant la tête vers la porte de l'édifice. Même s'il n'y a plus de places libres, les curieux continuent d'entrer. Ça devait faire un bail que l'église de Saint-François-de-l'Avenir n'avait pas accueilli autant d'âmes en son enceinte. Pas de doute : le malheur se révèle toujours bien plus rassembleur.

— Ouin, comme tout le monde, *I guess*, murmure Zach.

*Comme tout le monde.* L'équivalent de « pratiquement pas », ce qui, à bien y penser, est plus juste : je suis forcée d'avouer que je ne connaissais pas Antoine Rivard, pas vraiment. Je sens le regard de Zach sur moi. Il m'observe du coin de l'œil et, tout en m'assurant que mon cellulaire est en mode silencieux, je nuance :

— C'est quand même capotant.

En replaçant l'appareil dans la poche de mon manteau, je ne peux m'empêcher de relire mentalement les deux derniers textos que m'a envoyés Antoine. Deux messages auxquels je n'ai même pas pris la peine de répondre ; deux bouteilles à la mer dont j'ai préféré ignorer le passage, fermant les

yeux sur la détresse qu'elles renfermaient. «Billie, avait-il écrit, faut qu'on se parle.» Et devant mon mutisme, il avait ajouté : «C'est important!»

À l'intérieur de l'église, le fond de l'air demeure froid, comme si l'hiver, sans gêne, s'était permis de s'inviter aux funérailles. Et il n'est pas le seul écornifleur : qu'ils soient amis ou non avec le défunt, presque tous les élèves de l'école ont choisi d'assister au service. Exhiber des larmes de crocodile, assouvir une curiosité morbide, remplir sa banque à potins pour le mois ou, tout simplement, se dérober aux cours de l'après-midi : toutes les raisons se valent, à ce stade.

À côté de moi, Zach semble mal à l'aise. Ça fait deux fois qu'il enlève et remet son manteau, n'arrivant pas à décider s'il a trop chaud, ou le contraire. Dans le processus, il ne manque pas de m'accrocher sans jamais se donner la peine de s'excuser. Aussi, voyant que je le dévisage alors qu'il s'apprête à retirer pour une troisième fois son gros parka vert au motif camouflage, il lance :

— Quoi? J'ai trop chaud avec, pis j'ai frette sinon.

— Ouin, ben, choisis celui qui te fait le moins mal. Tu gosses, là.

— *Fuck*, souffle-t-il en remplaçant le manteau sur ses épaules. J'suis pas ben...

— Si ça peut te consoler, Zach, je pense pas que t'es censé te sentir bien, de toute façon. C'est des funérailles, hein ? Pas un mariage.

— *Gosh. Thanks a lot, Billie.* J'avais presque oublié, rétorque-t-il avant de se décider finalement à enlever son manteau. Hey, un peu plus pis je me mettais à lancer des confettis...

Il peigne ses cheveux châtain vers l'arrière, puis saisit son cell à son tour, pas pour s'assurer que sa sonnerie ne viendra pas perturber la cérémonie, mais bien pour envoyer des messages. À voir comment il s'efforce de me cacher son écran, j'en déduis qu'il doit être en train de finaliser une ou deux affaires louches. Classique Zach Plamondon, toujours au-dessus de tout. J'entends dans ma tête mon père le sermonner : « Il n'y a pas si longtemps, jeune homme, c'était encore mal vu de simplement sortir son téléphone pendant un souper au restaurant ! Réfléchis à ça ! » Si Louis me tape habituellement sur les nerfs quand il s'amuse à faire la morale de son ton surjoué, je dois avouer que, ce coup-ci, je suis plutôt accord avec lui.

— Pour vrai, Zach ? Je pense pas que faire des deals de dope dans une église soit une bonne façon de t'acheter une place au ciel.

Il me dévisage en éteignant rapidement son appareil.

— De la drogue ? Pour qui tu me prends, au juste, Billie Boisvert ? demande-t-il à mi-voix, adoptant cette moue qui a fait ses preuves sur d'autres filles que moi. Et puis... je savais pas que tu t'en faisais pour le salut de mon âme.

Dire qu'il y en a qui tombent pour ça...

— De toute façon, plaide-t-il d'un ton détaché, regarde autour de toi, sainte Billie. Tout le monde est sur son cell. *Shit*, je serais même pas surpris qu'on retrouve des selfies d'élèves de l'école avec le cercueil d'Antoine en arrière-plan. S'il y a de quoi, argue-t-il en montrant une fille à quelques bancs du nôtre, la Gomez a déjà créé un tag pour l'événement : *#RIPAntoineRivard*.

Il dit vrai : devant nous, Katarina Gomez photographie le cercueil du défunt, une grosse boîte de bois acajou, solide, intimidante. Et heureusement, fermée. N'empêche, j'ai la nausée, comme une boule chaude et vivante qui grandit et grandit dans mes boyaux, en pensant que le corps d'Antoine se trouve à l'intérieur. Zach en rajoute :

— *#SiJeune. #LifeIsABitch*. Ça *trend* fort, sur Instagram.

— T'es cave, *man*. C'est grave.

Pas mal fier, il rit silencieusement, exposant ses belles dents droites, plus blanches qu'une neige fraîchement tombée. J'ose un nouveau tour d'horizon, pas contre l'idée de changer de voisin de banc. Ce faisant, je croise le regard d'un gars de secondaire 5, une plaie ayant aussi mauvaise réputation qu'une ITS sur le crack, Joakim Leroy Marchand. Celui qu'on appelle King, Bro, Man ou Trou de cul, selon son vis-à-vis, a les yeux braqués sur moi et j'angoisse en me demandant depuis combien de temps, au juste, le crapet m'épie. Le bout rose de sa langue apparaît, sortant de ses lèvres comme la tête d'une vipère sifflante, une vipère qui menace de s'étirer jusqu'à moi pour mieux me flairer, me lécher. Le *douche* en chef, qui m'avait pourtant laissée tranquille avant aujourd'hui, m'envoie un baiser de sa place. Ark. Mon majeur s'empresse de lui répondre, ce qui attise la bête. Il me sourit, satisfait. Dégoûtée, je détourne le regard, plongeant alors dans celui rougi, fatigué, démoli, de Marianne Rivard, la mère d'Antoine. Mal à l'extrême, je baisse la main et les yeux, préférant de loin fixer mes pieds qu'affronter la peine et le désarroi de l'endeuillée.

*Fuck you, Antoine*, que je pense en sentant une marée haute de larmes se mettre en mouvement.

La colère, aussi, me triture de l'intérieur. *Qu'est-ce qui t'a pris, crétin?* J'ai envie de me lever, de m'en aller, de frapper le banc devant moi et de hurler à m'en arracher la gorge.

J'ai envie de reculer dans le temps...

— Ça va, Billie? s'informe Zach.

La musique de l'orgue, grave et insistante, envahit l'église avant que j'arrive à desserrer les dents. Les notes s'enchaînent et, sans reconnaître la chanson, je me doute qu'il ne s'agit pas d'un morceau du répertoire habituel. Je gagerais sur une pièce d'un groupe rock progressif : quelque chose datant probablement des années 1970, un de ces *bands* dont Antoine était si friand. Un truc à la Led Zeppelin, ou Rush, peut-être. Le rythme est rapide et l'air, dramatique à souhait. Les spectateurs plus âgés, interdits, se concertent : « Qu'est-ce que... » Les têtes se tournent, et j'imagine Antoine, où qu'il soit, s'esclaffer en voyant ces visages ahuris.

Antoine Rivard : 1 ; le reste des cons : 0.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire même si ma peine vient de devenir encore plus vive. Puissante, la mélodie s'empare du lieu de culte, les graves font vibrer les murs et les artéfacts, les aigus sont à deux octaves près de faire sauter les vitraux. C'est lui, c'est Antoine qui vient se moquer

une dernière fois de nous tous ; du moins, j'aime penser que c'est le cas.

— Je pourrais vous assommer avec les grandes formules d'usage...

Le curé a l'air aussi vieux que sa bible. Il s'adresse à la foule d'une voix claire et enjouée, qui détonne avec son apparence et la raison de notre présence ici.

— ... mais on m'a fait comprendre que ce genre de service là, plus... classique, n'aurait pas beaucoup plu à Antoine. En discutant avec sa mère, Marianne, j'en suis en effet venu à la conclusion qu'Antoine n'était pas ce qu'on pourrait appeler un garçon classique...

Et il décrit ce jeune homme à qui nous sommes tous venus dire un dernier adieu, aujourd'hui. Certes, il parle d'Antoine, pourtant le portrait qu'il trace peint une personne qui m'est complètement étrangère : un être tourmenté, solitaire... Devrais-je m'en étonner ? Je n'ai, après tout, pas le monopole du mensonge.

— La disparition d'Antoine est tragique. Il a décidé de ne pas voir la lumière au bout du tunnel et, pourtant, je peux vous garantir, à chacun de vous, qu'il y en a toujours une. Une lumière. Une issue...

C'est long et pénible. J'ai l'impression que le curé a écrit son discours en s'inspirant d'une brochure de S.O.S. Suicide. J'entends sans écouter. Je ne me sens pas super bien, je souhaiterais partir, mais je n'en ai pas le droit : c'est mon dernier rendez-vous avec Antoine.

Le visage détestable de Joakim contribue à gâcher davantage le moment. Je revois son baiser soufflé, écœurant. Je parie qu'il a deviné. Joakim Leroy Marchand sait qu'il s'agit de moi sur cette photo qui circule sur les réseaux sociaux depuis plus d'une semaine. Et si cet abruti a des doutes, ça signifie que ça en discute dans toute l'école. J'ai donc une double raison d'en vouloir à Antoine, qui m'avait juré avoir effacé ces images de son cell. « Billie, faut qu'on se parle. » Pour dire quoi, hein, Antoine ? Il était un peu tard pour demander pardon.

Un grand garçon à peine plus vieux que nous monte et prend la place du curé, derrière le micro. Le frère d'Antoine a les mêmes cheveux châtain-roux que lui, la même bouche, aussi. Il s'exprime un moment. Il ne pleure pas et je le trouve bon de réussir à formuler des phrases complètes sans éclater en sanglots. Il ne s'adresse pas à nous, mais à Antoine, qu'il appelle « ti-con », et c'est tellement

rempli de tendresse que ça brûle. Il conclut en lisant un poème que je n'ai jamais entendu, que je ne comprends qu'à moitié, mais au cours duquel sa voix fléchit pour la première fois, ce qui finit de m'arracher le cœur.

— *Mourir m'arrive quand tu manques à mon bout du monde...*

C'est Greg McKinnon, pauvre Greg, qui est ensuite invité à prendre sa place. Il est loin d'avoir l'aisance du frère d'Antoine et, bien qu'il soit grand comme un joueur de basket, il semble minuscule, là-haut. Greg s'accroche à cette feuille qu'il tient entre ses mains tremblantes, incapable de parler. Ses yeux sont petits et rouges. Le silence est épais. Lourd. Douloureux. J'aurais envie de m'élancer et d'aller le serrer dans mes bras.

Soudain, se frayant un chemin entre les tousotements de la foule et le malaise de Greg, une voix qui n'a rien à faire là s'élève. Chevrotante et timide, elle gagne pourtant en force à mesure que le chanteur s'enfonce dans les affaires de l'indécence et de la honte.

— *... As a friend, as a friend, as a known enemy...  
Take your time, hurry up...*

Imitant le reste de l'assemblée, je me retourne vers la source de la commotion, surprise de

découvrir que Steeven Bourdages, debout, le regard fiévreux, est celui qui massacre ainsi, dans un anglais plus qu'approximatif, une chanson de Nirvana. Steeven Bourdages, un élève de secondaire 4 beige et drabe comme les murs de l'école, pour ainsi dire si transparent qu'il ne doit même pas apparaître sur les photos de classe. Quelle mouche l'a piqué ?

— ... *soaked in bleach, as I want you to be. As a trend, as a friend, as an old memoria...*

Voilà qu'un murmure commun, consterné et réprobateur, prend d'assaut l'assistance.

— Ta gueule, Bourdages !

Mais Steeven ne se laisse pas enterrer : il ferme les yeux afin d'arriver à puiser la parcelle de courage qui subsiste, là, au fin fond de son ventre. D'un organe éraillé par la peur et les sanglots, il entonne de plus belle :

— *Memoriaaaa... Memoria...*

Le curé l'interpelle en vain. La mère d'Antoine s'effondre. Kat Gomez, comme plusieurs autres, filme un Steeven de moins en moins beige, de plus en plus cramoisi. Visiblement, lui aussi est sur le bord de craquer, craquer pour de bon, se défaire en mille morceaux, puis se liquéfier entre les lattes du plancher. J'ai mal pour lui.

Il en est à chialer que non, non, il n'a pas de fusil – *I swear I don't have a gun...* – quand un grand cri, enfin, vient à bout de la torture. Greg McKinnon s'élançait dans l'allée et Steeven se tait. Six pieds et trois pouces de haine et de colère déboulent ainsi vers l'enfant de cœur qui, apeuré, s'échappe de sa travée avec empressement, sans se donner la peine de ramasser son manteau. Le pauvre s'accroche dans le prie-Dieu et s'étale de tout son long dans l'allée sous les acclamations de ses voisins de banc. Il y en a même qui rient.

— *What the fuck...*

Un coup d'œil furtif vers Zach me fait comprendre qu'il est tout aussi sous le choc que moi.

Rapidement, Steeven se relève : trop tard, Greg lui a déjà saisi le bras et, d'un pas preste et décidé, il l'entraîne à l'extérieur.

La lumière grise s'infiltrait dans la nef par la grande porte de l'église et, avant que celle-ci ne se referme avec fracas, sans trop réfléchir, je me retrouve moi-même debout dans l'allée centrale.

*Avant de mourir une cinquième fois, de froid ce coup-là, Antoine décide de rentrer chez lui. Après avoir redressé son vélo, il sort à nouveau son cell. Cherche un autre numéro dans ses contacts.*

Jè vais avoir besoin d'un gun.

Antoine Rivard n'est plus, et toute la ville de Saint-François-de-l'Avenir est sous le choc. Billie avait des liens particuliers avec lui. Des liens qu'elle préférerait garder secrets, mais qui risquent de ne pas le rester longtemps, car une image compromettante circule sur Internet. Elle commence à avoir une idée de qui – ou quoi – se cache derrière tout ça : la Guêpe, une mystérieuse appli, semble se nourrir de la vie privée des jeunes... et de leur fascination pour celle des autres.

Billie, Greg, Zach, Kat et Steeven vont à la même polyvalente. Ils n'ont pas forcément d'atomes crochus, mais ils n'auront pas d'autre choix que de s'allier pour tenter de comprendre ce qui est arrivé à Antoine.

**MARIE-EVE BOURASSA** paye son loyer en écrivant pour la télévision, et elle adore ça. Elle a reçu le prix Arthur-Ellis 2017 du meilleur roman policier canadien en français ainsi que le prix Jacques-Mayer 2016 de la Société du roman policier de Saint-Pacôme pour *Adieu, Mignonne*, premier tome de la trilogie *Red Light*. *Parasites 1: La Guêpe* est le premier roman qu'elle a écrit pour les ados.

